

Amneh Knaim

Originaire de Safad.

Elle vit dans le camp de Yarmouk.

Amneh Knaim est née en 1926 à Safad, une ville au nord de la Palestine qui compte environ 25.000 habitants. En 1948, Amneh et sa famille doivent fuir Safad, prise par



l'armée sioniste. Celle-ci était très forte et avec l'aide de l'armée britannique, elle contrôla rapidement la ville.

Amneh nous raconte que son mari était un chef militaire, tué avant qu'ils ne puissent quitter le pays. Elle se rappelle avec horreur comment l'armée sioniste abandonnait les cadavres dans les rues tout en interdisant aux familles de les enterrer. « *Tout est de la faute de l'armée britannique. Nous vivions en paix avant qu'ils n'arrivent* ».

Amneh se rappelle que peu de temps après l'arrivée des Sionistes à Safad, ses habitants arabes furent sommés de

partir immédiatement, on leur dit que le transport avait été arrangé pour eux et qu'ils ne devaient pas s'inquiéter parce qu'ils pourraient revenir bientôt. Mais il n'y avait guère de moyens de transport pour eux et la ville fut détruite et vidée de ses habitants.

La famille d'Amneh dut fuir la Palestine et partit pour le Liban. Ils y restèrent quelques jours, avant de rejoindre Alep en train. Au bout d'une semaine, ils partirent pour le mont Qassioun à Damas.

Jusqu'en 1948, les conditions de vie à Safad étaient bonnes. C'était une ville prospère avec de jolies maisons et de grands champs. La ville passait pour riche et ses habitants avaient de l'argent et de l'or. Ils vivaient pacifiquement avec la population juive de la ville et, d'après Amneh, « *le problème ne venait pas des habitants juifs, c'était aussi des Palestiniens, tout comme nous* ».

Quand elle parle des traditions de Safad, elle est triste de constater que certaines d'entre elles ont disparu. Elle nous raconte les robes traditionnelles de sa ville ; il s'agissait presque d'uniformes tellement toutes les robes se ressemblaient. « *Nous célébrions les mariages pendant une semaine et tous les habitants de la ville participaient à la fête. Ici en Syrie, le mariage ne dure qu'une journée et il y a seulement quelques invités parmi les membres de la famille et les amis. Ici, la mariée et le marié se rencontrent à l'avance. En Palestine, ils se voient l'un et l'autre pour la première fois le jour du mariage* ».

Quelques éléments ont donc changé, mais elle essaye toujours de préserver les coutumes et les traditions tels qu'ils étaient dans leur pays d'origine. Afin de transmettre la mémoire de Safad et de la Palestine à ses enfants et à ses

petits-enfants, elle leur raconte son village et sa vie là-bas. Elle leur a même appris le nom des rues de Safad.

Amneh se souvient de l'hospitalité des Syriens à leur arrivée. Ils lui donnèrent à elle et à sa famille un endroit pour vivre et partagèrent avec eux leur nourriture. Les voisins aidaient les familles qui avaient laissé derrière elles toutes leurs affaires, pensant retourner rapidement.

« Et maintenant, une heure s'est transformée en cinquante-sept années. Nous pensions que nous devions juste prendre un bus et revenir immédiatement ». Malheureusement, ce ne fut pas le cas. Malgré tout, Amneh pense que sa famille a vécu dans de bonnes conditions en Syrie, en comparaison avec beaucoup d'autres réfugiés.

Après deux années sans travailler et à penser chaque jour que *« c'est LE jour – nous allons rentrer à la maison »*, la famille Knaim essaya de trouver du travail. Comme la majorité des réfugiés n'avait pas été scolarisée, beaucoup d'entre eux ne savaient ni lire ni écrire. Certaines familles vivaient dans des étables à partager avec beaucoup d'autres familles, et les pièces étaient séparées par de simples draps. Le souhait d'Amneh est aujourd'hui de retourner en Palestine, mais sans les Juifs là-bas. Elle nous dit être effrayée par eux. *« Il n'y a aucun moyen de vivre ensemble à présent qu'il y a du sang entre nous. Les Juifs d'Israël sont pour la plupart originaires d'Europe, d'Amérique ou du Canada, ils ne sont pas arabes. Ils n'ont pas le droit de vivre ici ».*

Sa solution pour résoudre la situation serait de réunir le peuple palestinien. *« De cette manière, nous pourrions retourner vivre en Palestine. Nous devrions avoir notre propre pays et notre propre gouvernement ».*

Son espoir, c'est la jeune génération de Palestiniens. Elle est fière de les voir résister et souhaiter revenir en Palestine. Elle nous dit qu'ils sont l'avenir du pays.

Amneh met fin à l'entretien en disant qu'elle est reconnaissante à la Syrie et aux Syriens de les avoir bien traités. Cependant, la Syrie n'est pas un substitut à la Palestine. « *Nous vivons ici en rêvant à la montagne de Safad, à l'air qui y flotte et à l'eau qui y coule* ». Elle se rappelle les piques-niques auxquels elle participait et espère de tout son cœur retourner à Safad aussi vite que possible.

Mahmoud Khalil Mahmoud

Originaire de Yaquq.

Il vit dans le camp de Khan al Shieh, près de Damas

Mahmoud est né en 1929 à Yaquq, un village de 2.000 habitants près de Tabaria en Palestine. En grandissant, il n'a gardé que quelques souvenirs de la bataille de 1936 contre les Anglais, comme il n'était alors qu'un jeune garçon. Il se



rappelle de quelques Arabes venus aider le village à lutter et nous raconte comment les Anglais ont arrêté tous les hommes du village et emprisonné au moins 70 d'entre eux, prétendant qu'ils cachaient des armes.

En 1948, quand les Sionistes arrivèrent, ils avaient des armes lourdes et tuèrent beaucoup d'hommes de Yaquq. Les villageois ne pouvaient résister avec les armes françaises qu'ils avaient achetées à la Syrie et au Liban. L'armée sioniste détruisit les habitations du village et les habitants durent fuir. Les femmes et les enfants avaient déjà

quitté le village, sachant l'arrivée des Sionistes proche. Après une courte période, la famille de Mahmoud partit pour la Syrie, se rendant compte qu'ils ne pourraient rester en Palestine. Après deux jours de marche, ils arrivèrent à Kofrlama, à la frontière entre la Syrie et la Palestine.

Se remémorant sa vie en Palestine, Mahmoud nous dit qu'il y était très heureux. Il possédait une ferme et des animaux, des fruits et des légumes. Malgré qu'il n'avait pas beaucoup d'argent et menait une vie simple, il a toujours pensé que cette vie était meilleure là-bas qu'en Syrie. « *Ici, si tu ne travailles pas, tu ne manges pas !* ». Mahmoud a travaillé durant trente ans pour un maigre salaire. Mais sans avoir fait d'études, il n'avait pas d'autre choix. Il dit que la vie en Syrie a fort changé. Les traditions ne sont plus les mêmes et l'argent a pris une place plus importante en Syrie qu'il ne l'avait en Palestine. Il essaie de transmettre l'histoire de son village et de son pays à ses enfants et ses petits-enfants et les même a nommés d'après les noms de villes palestiniennes.

En arrivant en Syrie en 1948, il fut difficile de trouver du travail ainsi qu'un endroit pour s'installer. A cette époque, le pays était faible et ne disposait pas de beaucoup de moyens pour aider les Palestiniens. La famille de Mahmoud n'avait pas d'argent en arrivant en Syrie parce que tout ce qu'ils avaient avait été volé par « *les Juifs* » et dix jours durant, la famille ne parvint à trouver un endroit où s'établir. Mahmoud se rappelle comme il faisait froid en novembre, lorsqu'ils arrivèrent, et comment certaines personnes moururent à cause du gel. Après un certain temps, ils reçurent de la nourriture de la Croix-Rouge, mais pas grand' chose d'autre pour se remettre sur les rails. Une quinzaine de

jours plus tard, des tentes leur furent distribuées par les Nations Unies. Ils y vécurent durant trois ans. Les Nations Unies distribuèrent aussi un peu de nourriture.

Mahmoud se souvient d'une tempête en 1953 qui emporta toutes les tentes et ravagea leur communauté. Ils durent abandonner cet endroit pour se réfugier quelques jours dans des mosquées avant de pouvoir retourner. Mais il leur fut alors impossible de replanter les tentes et ils reçurent du bois pour se construire de petites maisons. Le vent était très fort et les maisons ne tenaient pas. Ils essayèrent alors avec de la boue. Ils furent ensuite confrontés à un nouveau problème : durant l'été, la chaleur était trop forte, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur des habitations, et durant l'hiver, la pluie faisait fondre les murs.

Mais la famille de Mahmoud tenta de retirer le meilleur de cette situation et ils acceptèrent des boulots mal payés pour pouvoir se nourrir. « *La vie n'était pas facile* », se rappelle-t-il. Il ressent beaucoup de haine contre ceux qui ont fait souffrir le peuple palestinien pendant si longtemps.

Son souhait aujourd'hui est de retourner dans son pays après toutes ces années passées à travailler pour presque rien, juste en attendant de pouvoir retourner. Après presque soixante ans d'exil, il dit que « *les Juifs vont souffrir comme nous avons souffert. La Palestine est mon pays tout autant que celui de mes ancêtres. Si les Juifs veulent y vivre, ils le peuvent, mais avec les Arabes. Et j'accepterai uniquement de retourner dans mon propre village* ».

La jeune génération représente l'espoir de Mahmoud pour l'avenir ; il trouve que chaque génération est plus forte que la précédente et a de plus grands espoirs de succès. Il

termine l'entretien en stipulant que « *la nouvelle génération peut libérer notre patrie, la Palestine* ».

Adiba Tawfik Alkousi

Originaire de Safad.

Elle vit dans le camp de Yarmouk

Adiba Tawfik Alkousi est née en 1937. Elle vient de Safad, qui comptait environ 25.000 habitants. Elle et sa famille partirent à pied en 1948. Ils marchèrent jusqu'à une



vallée et de là, partirent pour le Liban grâce à un convoi très sale, pour bétail. Ils voyagèrent sans nourriture. Du Liban, ils se rendirent à

Homs, en Syrie. A leur arrivée, ils logèrent dans une sorte de camp de transit. Adiba et sa famille pensaient qu'ils rentreraient vite chez eux, c'est pourquoi ils n'avaient rien emporté.

Seule une couverture les séparait des autres familles qui partageaient leur habitation. La Croix-Rouge leur apportait trois repas par jour. En tant que Palestiniens, son père et son frère n'arrivaient pas à se faire embaucher à Homs. Ils migrèrent alors vers Damas. La vie y était très dure et comme son père avait des problèmes d'yeux, c'est son frère aîné qui commença à travailler pour la famille. Son salaire était très bas.

Adiba parle de l'atmosphère durant la Naqba. Sa famille entendit des voix et de l'agitation durant la nuit. Pour les rassurer, son père lui dit qu'il s'agissait de touristes britanniques en train de se promener. Les Palestiniens avaient de bonnes relations avec la population juive de Safad et ne comprirent pas ce qui se passait quand ils entendirent la sirène d'alarme et les appels à fuir la ville. En fait, certains Palestiniens arabes avaient été payés par les Sionistes pour effrayer les gens en leur narrant différents massacres, dont celui de Deir Yacine.

Une fois que le château de Safad fut pris, la peur fit partir les habitants, même si la population juive de Safad parlait de les protéger. Adiba ne vit rien, même si elle entendit le bruit des armes : la résistance avait lieu à l'extérieur du village.

La vie en Palestine avant la Naqba était très confortable. Les habitants avaient l'habitude de sortir et ramasser des fruits ou des légumes. Ils achetaient des produits des fermes locales. Il y avait de nombreux jardins aux alentours. Adiba parle aussi des traditions palestiniennes. Tout se passait en plein air. On célébrait par exemple les mariages à l'extérieur. La vie aujourd'hui est très différente. On fête les mariages dans des salles. « *Les gens ont changé et la vie aussi a changé* ».

Lors de leur fuite hors de Palestine, Adiba et sa famille n'eurent pas le temps de prendre quoi que ce soit avec eux. Elle n'a que ses souvenirs, qu'elle a transmis à ses enfants et à ses petits-enfants. Aujourd'hui, elle vit avec son ultime rêve : retourner en Palestine et y être enterrée, même si elle n'a que de la poussière à manger : elle ne veut pas d'argent, elle veut juste retourner.

Ahmad Assad Qassam

**Originaire d'Arab Sbah.
Il vit dans le camp de Yarmouk**



Ahmad Assad Qassam est né en 1914. Il vient du village d'Arab Sbah qui comptait 10.000 habitants. En 1948, il partit à pied pour le Liban, puis la Syrie. Il était membre d'un groupe qui a fortement résisté

face à l'occupation britannique mais qui au final connut la défaite. Il perdit son frère Mohammed durant cette résistance. Une trentaine d'autres combattants y perdirent aussi la vie.

Quand les Britanniques arrêtaient des Arabes armés, ils les tuaient, parfois en les étranglant, ou bien les jetaient en prison. Ils en faisaient aussi marcher certains sur des cactus. Il se souvient que les Arabes n'avaient ni les moyens ni la préparation nécessaires pour se défendre avec succès. Les Britanniques encerclaient les différents villages et tuaient quiconque tentait de prendre la fuite.

Quand on en vient à aborder la Naqba, Ahmad se souvient de la destruction. Tous les habitants quittèrent les lieux, mises à part deux femmes et quelques enfants, que des habitants juifs avaient convaincus de rester. Les Sionistes les trouvèrent dans la maison dans laquelle ils s'étaient cachés et les tuèrent tous, exception faite d'une femme, qui fut mutilée et à qui l'on trancha la poitrine. D'après Ahmad, cette femme serait toujours en vie aujourd'hui.

La population arabe organisa une rude résistance, du matin jusqu'à la nuit. Ils achetèrent leurs armes aux Anglais et leur leader était jordanien. Les soldats arabes d'Arab Sbah tuèrent trente à quarante Juifs sionistes. Toutefois, ces derniers avaient l'avantage du nombre : « *Il y avait à peu près mille Juifs armés contre dix Arabes armés* ». Ahmad met en avant le fait qu'il savait que les Sionistes arriveraient à s'emparer du pays. Il se rappelle de son frère arrivant à la maison en le pressant de venir se battre parce que « *les Juifs* » étaient sur le point de prendre leur pays.

La crainte du frère d'Ahmad devint réalité. Ahmad explique que les Sionistes avaient une liste de noms et allaient à gauche à droite tuer ceux qui résistaient. Les villageois avaient aussi entendu parler de Sionistes qui encerclaient d'autres villages et y tuaient tous les hommes. Ils entendirent ensuite parler de femmes et d'enfants qui se faisaient aussi tuer. Finalement, les villageois furent à court de munitions. Tout ces éléments fit peur à la population, qui décida de partir. Ils y furent encouragés par certains membres des armées des pays arabes voisins.

En 1948, Ahmad et sa famille partirent donc à pied pour le Liban. Ils se dirigèrent ensuite vers les hauteurs du Golan, où ils restèrent un mois, vivant en plein air, avant de partir

pour le camp de Khan el Shieh, où ils vécurent plusieurs années. Dans ce camp, Ahmad pouvait louer les terres d'autres personnes et les cultiver. L'UNRWA acheta finalement la terre sur laquelle vivaient les réfugiés et la redistribua aux différentes familles. Mais en 1967, la guerre éclata entre la Syrie et Israël dans le Golan, près du camp, de sorte qu'Ahmad décida de partir une fois de plus, cette fois pour Yarmouk où il acheta une maison. Il nous explique qu'il a travaillé très dur sa vie entière, s'attendant toujours à être à nouveau attaqué « *par les Juifs* » et d'avoir à déménager.

Ahmad se rappelle que les réfugiés palestiniens furent très bien traités par le gouvernement syrien. Celui-ci distribua de la nourriture, de l'argent et des tentes à chaque famille. Il pense avoir mené une vie confortable en Syrie.

D'après Ahmad, personne ne s'attendait à ce qui s'est passé. Avant la Naqba, les Britanniques, les Juifs et les Arabes vivaient ensemble. « *Ils menaient une vie agréable et avaient de bonnes relations entre eux* ». Certains Arabes travaillaient pour les Anglais, d'autres possédaient des fermes. Ils avaient l'habitude de se retrouver lors des mariages, qui duraient une semaine. « *Le futur mari venait chercher sa fiancée à cheval... De nos jours, les traditions ont changé et les gens ont adopté les habitudes de leur pays d'accueil* ».

Encore aujourd'hui, Ahmad veut retourner en Palestine, mais « *tous les pays soutiennent Israël* ». Pour le cas des réfugiés, il préfère une solution militaire aux « *solutions qui sont vaines* ». « *Je suis prêt à sacrifier tous mes enfants pour acquérir le droit au retour* », ajoute-t-il. Il craint aussi la pression de prendre une autre nationalité ou d'être amené à

déménager dans un autre pays contre son gré.

Il parle encore à ses enfants et à ses petits-enfants de ce qu'il a vécu, mais son enthousiasme vis-à-vis de la nouvelle génération est faible : selon lui, ils sont en train d'oublier leur pays d'origine. Et en même temps, il espère qu'il ne l'oublieront jamais complètement.